



# Malebranche

## Œuvres

I

ÉDITION ÉTABLIE PAR GENEVIÈVE RODIS-LEWIS  
AVEC LA COLLABORATION  
DE GERMAIN MALBREIL

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*nrf*



MALEBRANCHE

# *Œuvres*

I

ÉDITION ÉTABLIE PAR GENEVIÈVE RODIS-LEWIS  
AVEC LA COLLABORATION  
DE GERMAIN MALBREIL

*nrf*

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1979.

*On trouvera pages 1320-1327 les principes de notre édition, ainsi que la liste des sigles et abréviations utilisés pour les références courantes.*





# DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

Où l'on traite de la nature de l'esprit  
de l'homme et de l'usage qu'il en doit fair  
pour éviter l'erreur dans les sciences

Par N. MALEBRANCHE, prêtre  
de l'Oratoire de Jésus

*Sixième édition revue et augmentée  
de plusieurs*

ÉCLAIRCISSEMENTS

MDCCXII



..

• • • • •

# DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

## PRÉFACE

L'esprit de l'homme<sup>1</sup> se trouve par sa nature comme situé entre son Créateur, et les créatures corporelles; car selon saint Augustin<sup>2</sup>, il n'y a rien au-dessus de lui que Dieu, ni rien au-dessous que des corps. Mais comme la grande élévation où il est au-dessus de toutes les choses matérielles, n'empêche pas qu'il ne leur soit uni, et qu'il ne dépende même en quelque façon d'une portion de la matière, aussi la distance infinie, qui se trouve entre l'Être souverain et l'esprit de l'homme, n'empêche pas qu'il ne lui soit uni immédiatement, et d'une manière très intime. Cette dernière union l'élève au-dessus de toutes choses. C'est par elle qu'il reçoit sa vie, sa lumière et toute sa félicité; et saint Augustin nous parle en mille endroits de ses ouvrages<sup>3</sup>, de cette union, comme de celle qui est la plus naturelle, et la plus essentielle à l'esprit. Au contraire l'union de l'esprit avec le corps, abaisse l'homme infiniment; et c'est aujourd'hui la principale cause de toutes ses erreurs et de toutes ses misères.

Je ne m'étonne pas que le commun des hommes, ou que les philosophes païens ne considèrent dans l'âme, que son rapport et son union avec le corps, sans y reconnaître le rapport et l'union qu'elle a avec Dieu;

\* *Nibil est potentius illa creatura, quae mens dicitur rationalis, nihil est sublimius. Quidquid supra illam est, jam creator est (Tract. in Joan. XXIII).*

*Quod rationali anima melius est, omnibus consentientibus, Deus est (Aug.<sup>2</sup>).*

mais je suis surpris que des philosophes chrétiens, qui doivent préférer l'esprit de Dieu à l'esprit humain, Moïse à Aristote, saint Augustin à quelque misérable commentateur d'un philosophe païen, regardent plutôt l'âme comme la *forme* du corps<sup>1</sup>, que comme faite à l'image et pour l'image de Dieu<sup>2</sup>; c'est-à-dire, selon saint Augustin\*, pour la vérité à laquelle seule elle est immédiatement unie. Il est vrai qu'elle est unie au corps, et qu'elle en est naturellement la *forme*; mais il est vrai aussi qu'elle est unie à Dieu d'une manière bien plus étroite, et bien plus essentielle. Ce rapport qu'elle a à son corps pourrait n'être pas; mais le rapport qu'elle a à Dieu, est si essentiel, qu'il est impossible de concevoir que Dieu puisse créer un esprit sans ce rapport.

Il est évident que Dieu ne peut agir que pour lui-même<sup>4</sup>: qu'il ne peut créer les esprits que pour le connaître, et pour l'aimer; qu'il ne peut leur donner aucune connaissance, ni leur imprimer aucun amour, qui ne soit pour lui, et qui ne tende vers lui; mais il a pu<sup>5</sup> ne pas unir à des corps, les esprits qui y sont maintenant unis. Ainsi le rapport que les esprits ont à Dieu, est naturel, nécessaire, et absolument indispensable; mais le rapport de notre esprit à notre corps, quoique naturel à notre esprit, n'est point absolument nécessaire, ni indispensable.

Ce n'est pas ici le lieu d'apporter toutes les autorités et toutes les raisons, qui peuvent porter à croire qu'il est plus de la nature de notre esprit d'être uni à Dieu, que d'être uni à un corps; ces choses nous mèneraient trop loin. Pour mettre cette vérité dans son jour, il serait nécessaire de ruiner les principaux fondements de la philosophie païenne, d'expliquer les désordres du péché, de combattre ce qu'on appelle faussement expérience, et de raisonner contre les préjugés et les illusions des sens. Ainsi il est trop difficile de faire parfaitement comprendre cette vérité au commun des hommes, pour l'entreprendre dans une préface.

\* *Ad ipsam similitudinem non omnia facta sunt, sed sola substantia rationalis; quare omnia per ipsam, sed ad ipsam, non nisi anima rationalis. Itaque substantia rationalis et per ipsam facta est, et ad ipsam; non enim est ulla natura interposita* (Lib. imp. de Gen. ad litt.)

*Rectissime dicitur factus ad imaginem et similitudinem Dei, non enim aliter incommutabilem veritatem posset mente conspiciere* (De vera rel.<sup>3</sup>).

Cependant, il n'est pas malaisé de la prouver à des esprits attentifs, et qui sont instruits de la véritable philosophie. Car il suffit de les faire souvenir, que la volonté de Dieu réglant la nature de chaque chose, il est plus de la nature de l'âme d'être unie à Dieu par la connaissance de la vérité, et par l'amour du bien, que d'être unie à un corps, puisqu'il est certain, comme on vient de le dire, que Dieu a fait les esprits pour le connaître et pour l'aimer, plutôt que pour *informer* des corps. Cette preuve est capable d'ébranler d'abord les esprits un peu éclairés, de les rendre attentifs, et ensuite de les convaincre; mais il est moralement impossible que des esprits de chair et de sang, qui ne peuvent connaître que ce qui se fait sentir, puissent être jamais convaincus par de semblables raisonnements. Il faut pour ces sortes de personnes des preuves grossières et sensibles, parce que rien ne leur paraît solide, s'il ne fait quelque impression sur leurs sens.

Le péché du premier homme a tellement affaibli l'union de notre esprit avec Dieu, \*qu'elle ne se fait sentir qu'à ceux dont le cœur est purifié, et l'esprit éclairé; car cette union paraît imaginaire à tous ceux qui suivent aveuglément les jugements des sens et les mouvements des passions.

Au contraire, il a tellement fortifié l'union de notre âme avec notre corps, qu'il nous semble que ces deux parties de nous-mêmes ne soient plus qu'une même substance; ou plutôt il nous a de telle sorte assujettis à nos sens et à nos passions, que nous sommes portés à croire, que notre corps est la principale des deux parties dont nous sommes composés.

Lorsque l'on considère les différentes occupations des hommes, il y a tout sujet de croire qu'ils ont un sentiment si bas et si grossier d'eux-mêmes. Car comme ils aiment tous la félicité<sup>a</sup>, et la perfection de leur être, et qu'ils ne travaillent que pour se rendre plus heureux et plus parfaits, ne doit-on pas juger qu'ils ont plus d'estime de leur corps et des biens du corps, que de leur esprit et des biens de l'esprit, lorsqu'on les voit presque toujours occupés aux choses qui ont rapport aux corps

\* *Mens, quod non sentit, nisi cum purissima et beatissima est, nulli cohaeret, nisi ipsi veritati, quae similitudo et imago patris, et sapientia dicitur* (Aug., *Lib. imp. de Gen. ad litt.*<sup>a</sup>).

et qu'ils ne pensent presque jamais à celles qui sont absolument nécessaires à la perfection de leur esprit ?

Le plus grand nombre ne travaille avec tant d'assiduité et de peine que pour soutenir une misérable vie, et pour laisser à leurs enfants quelques secours nécessaires à la conservation de leur corps.

Ceux, qui par le bonheur, ou le hasard de leur naissance, ne sont point sujets à cette nécessité, ne font pas mieux connaître par leurs exercices et par leurs emplois, qu'ils regardent leur âme comme la plus noble partie de leur être. La chasse, la danse, le jeu, la bonne chère sont leurs occupations ordinaires. Leur âme esclave du corps estime et chérit tous ces divertissements<sup>1</sup> quoique tout à fait indignes d'elle. Mais parce que leur corps a rapport à tous les objets sensibles, elle n'est pas seulement esclave du corps, mais elle l'est encore, par le corps ou à cause du corps, de toutes les choses sensibles. Car c'est par le corps qu'ils sont unis à leurs parents, à leurs amis, à leur ville, à leur charge, et à tous les biens sensibles, dont la conservation leur paraît aussi nécessaire et aussi estimable, que la conservation de leur être propre. Ainsi le soin de leurs biens et le désir de les augmenter, la passion pour la gloire et pour la grandeur les agite et les occupe infiniment plus que la perfection de leur âme.

Les savants mêmes, et ceux qui se piquent d'esprit, passent plus de la moitié de leur vie dans des actions purement animales, ou telles qu'elles donnent à penser qu'ils font plus d'état de leur santé, de leurs biens et de leur réputation, que de la perfection de leur esprit. Ils étudient plutôt pour acquérir une grandeur chimérique, dans l'imagination des autres hommes, que pour donner à leur esprit plus de force et plus d'étendue. Ils font de leur tête une espèce de garde-meuble, dans lequel ils entassent sans discernement et sans ordre, tout ce qui porte un certain caractère d'érudition; je veux dire tout ce qui peut paraître rare et extraordinaire, et exciter l'admiration des autres hommes. Ils font gloire de ressembler à ces cabinets de curiosités et d'antiques, qui n'ont rien de riche ni de solide, et dont le prix ne dépend que de la fantaisie, de la passion et du hasard; et ils ne travaillent presque jamais à se rendre l'esprit juste, et à régler les mouvements de leur cœur.

Ce n'est pas toutefois que les hommes ignorent entièrement qu'ils ont une âme, et que \*cette âme est la principale partie de leur être. Ils ont aussi été mille fois convaincus par la raison et par l'expérience, que ce n'est point un avantage fort considérable, que d'avoir de la réputation, des richesses, de la santé pour quelques années, et généralement que tous les biens du corps, et ceux qu'on ne possède que par le corps, et qu'à cause du corps, sont des biens imaginaires et périssables. Les hommes savent qu'il vaut mieux être juste, que d'être riche; être raisonnable, que d'être savant; avoir l'esprit vif et pénétrant, que d'avoir le corps prompt et agile. Ces vérités ne peuvent s'effacer de leur esprit, et ils les découvrent infailliblement, lorsqu'il leur plaît d'y penser<sup>2</sup>. Homère, par exemple, qui loue son héros d'être vite à la course<sup>3</sup>, eût pu s'apercevoir, s'il l'eût voulu, que c'est la louange que l'on doit donner aux chevaux, et aux chiens de chasse. Alexandre, si célèbre dans les histoires par ses illustres brigandages, entendait quelquefois dans le plus secret de sa raison, les mêmes reproches que les assassins et les voleurs, malgré le bruit confus des flatteurs qui l'environnaient. Et César au passage du Rubicon, ne put s'empêcher de faire connaître que ces reproches l'épouvantaient, lorsqu'il se résolut enfin de sacrifier à son ambition la liberté de sa patrie<sup>4</sup>.

L'âme, quoique unie au corps d'une manière fort étroite, ne laisse pas d'être unie à Dieu, et dans le temps même qu'elle reçoit par son corps ces sentiments vifs et confus, que ses passions lui inspirent, elle reçoit de la vérité éternelle\*\* qui préside à son esprit, la connaissance de son devoir et de ses dérèglements. Lorsque son corps la trompe, Dieu la détrompe; lorsqu'il la flatte, Dieu la blesse; et lorsqu'il la loue, et qu'il lui applaudit, Dieu lui fait intérieurement<sup>a</sup> de sanglants reproches, et il la condamne par la manifestation d'une loi plus pure et plus sainte, que celle de la chair qu'elle a suivie.

Alexandre\*\*\* n'avait pas besoin que les Scythes lui

\* *Non exigua hominis portio, sed totius humanæ universitatis substantia est* (Ambr., *Hexaem.*, VI, vii<sup>1</sup>).

\*\* *Ubique veritas præsides omnibus consulentibus te, simulque respondes omnibus etiam diversa consulentibus. Lique tu respondes, sed non liquide omnes audiunt. Omnes unde volunt consulunt, sed non semper quod volunt audiunt* (Aug., *Confess.*, lib. X, cap. xxvi<sup>5</sup>).

\*\*\* Vid. Quint. Curt., lib. VII, cap. viii<sup>6</sup>.

vinssent apprendre son devoir dans une langue étrangère; il savait de celui même qui instruit les Scythes et les nations les plus barbares, les règles de la justice qu'il devait suivre. La lumière de la vérité, qui éclaire tout le monde, l'éclairait aussi; et la voix de la nature, \*qui ne parle ni grec, ni scythe, ni barbare, lui parlait comme au reste des hommes un langage très clair et très intelligible. Les Scythes avaient beau lui faire des reproches sur sa conduite, ils ne parlaient qu'à ses oreilles; et Dieu ne parlant point à son cœur, ou plutôt Dieu parlant à son cœur, mais lui n'écoulant que les Scythes, qui ne faisaient qu'irriter ses passions, et qui le tenaient ainsi hors de lui-même, il n'entendait point la voix de la vérité, quoiqu'elle l'étonnât, et il ne voyait point sa lumière, quoiqu'elle le pénétrât.

Il est vrai que notre union avec Dieu diminue et s'affaiblit, à mesure que celle que nous avons avec les choses sensibles augmente et se fortifie; mais il est impossible que cette union se rompe entièrement, sans que notre être soit détruit. Car encore que ceux qui sont plongés dans le vice, et enivrés des plaisirs, soient insensibles à la vérité, ils ne laissent pas d'y être unis. \*\*Elle ne les abandonne pas, ce sont eux qui l'abandonnent. Sa lumière luit dans les ténèbres<sup>a</sup>, mais elle ne les dissipe pas toujours; de même que \*\*\*la lumière du soleil environne les aveugles, et ceux qui ferment les yeux, quoiqu'elle n'éclaire ni les uns ni les autres.

\*\*\*\*Il en est de même de l'union de notre esprit avec notre corps. Cette union diminue à proportion que

\* *Intus in domicilio cogitationis, nec Hebraea, nec Graeca, nec Latina, nec Barbara VERITAS, sine oris et linguae organis, sine strepitu syllabarum* (Aug., *Confess.*, lib. XI, cap. III<sup>1</sup>).

\*\* *Videtur quasi ipse a te occidere cum tu ab ipso occidas* (Aug., *Enarr. in psalm.*, XXV<sup>2</sup>).

\*\*\* *Nam etiam sol iste, et videntis faciem illustrat et caeci; [...] ambolus sol praesens est, sed praesente sole unus absens est. Sic et Sapientia Dei Dominus Jesus Christus ubique praesens est, quia ubique est veritas, ubique Sapientia* (Aug., *Traët. in Joan.*, XXXV<sup>4</sup>).

\*\*\*\* Ce que je dis ici des deux unions de l'esprit avec Dieu, et avec le corps, se doit entendre selon la manière ordinaire de concevoir les choses. Car il est vrai que l'esprit ne peut être immédiatement uni qu'à Dieu; je veux dire que l'esprit ne dépend véritablement que de Dieu. Et s'il est uni aux corps, ou s'il en dépend, c'est que la volonté de Dieu fait efficacement cette union, qui depuis le péché s'est changée en dépendance. On concevra<sup>a</sup> assez ceci par la suite de l'ouvrage<sup>b</sup>.

celle que nous avons avec Dieu s'augmente; mais il n'arrive jamais qu'elle se rompe entièrement que par notre mort. Car quand nous serions aussi éclairés, et aussi détachés de toutes les choses sensibles que les apôtres, il est nécessaire depuis le péché, que notre esprit dépende de notre corps, et que nous sentions la loi de notre chair, résister et s'opposer sans cesse à la loi de notre esprit.

L'esprit devient plus pur, plus lumineux, plus fort et plus étendu à proportion que s'augmente l'union qu'il a avec Dieu; parce que c'est elle qui fait toute sa perfection. Au contraire il se corrompt, il s'aveugle, il s'affaiblit, et il se resserre à mesure que l'union qu'il a avec son corps s'augmente et se fortifie; parce que cette union fait aussi toute son imperfection. Ainsi un homme qui juge de toutes choses par ses sens, qui suit en toutes choses les mouvements de ses passions, qui n'aperçoit que ce qu'il sent, et qui n'aime que ce qui le flatte, est dans la plus misérable disposition d'esprit où il puisse être; dans cet état il est infiniment éloigné de la vérité, et de son bien. Mais lorsqu'un homme\* ne juge des choses que par les idées pures de l'esprit, qu'il évite avec soin le bruit confus des créatures, et que rentrant en lui-même, il écoute son souverain maître dans le silence de ses sens et de ses passions, il est impossible qu'il tombe dans l'erreur.

Dieu ne trompe jamais ceux qui l'interrogent par une application sérieuse, et par une conversion entière de leur esprit vers lui, quoiqu'il ne leur fasse pas toujours entendre ses réponses : mais lorsque l'esprit se détournant de Dieu se répand au dehors, qu'il n'interroge que son corps pour s'instruire dans la vérité, qu'il n'écoute que ses sens, son imagination, et ses passions qui lui parlent sans cesse, il est impossible qu'il ne se trompe. La sagesse et la perfection et la félicité ne sont<sup>a</sup> pas des biens que l'on doive espérer de son corps : il n'y a que celui-là seul qui est au-dessus de nous, et de qui nous avons reçu l'être, qui le puisse perfectionner.

C'est ce que saint Augustin nous apprend par ces belles

\* *Quia is enim bene se inspiciens non expertus est, tanto se aliquid intellexisse sincerius, quanto removere atque subducere intentionem mentis a corporis sensibus potuit* (Aug., *De animae immort.*, cap. x<sup>1</sup>).



paroles.\* *La sagesse éternelle, dit-il, est le principe de toutes les créatures capables d'intelligence, et cette sagesse demeurant toujours la même, ne cesse jamais de parler à ses créatures dans le plus secret de leur raison, afin qu'elles se tournent vers leur principe : parce qu'il n'y a que la vue de la sagesse éternelle qui donne l'être aux esprits, qui puisse pour ainsi dire les achever, et leur donner la dernière perfection dont ils sont capables.\*\** Lorsque nous verrons Dieu tel qu'il est, nous serons semblables à lui, dit l'apôtre saint Jean. Nous serons par cette contemplation de la Vérité éternelle, élevés à ce degré de grandeur auquel tendent toutes les créatures spirituelles par la nécessité de leur nature. Mais pendant que nous sommes sur la terre le poids du corps \*\*\**appesantit l'esprit* ; il le retire sans cesse de la présence de son Dieu, ou de cette lumière intérieure qui l'éclaire; il fait des efforts continuels pour fortifier son union avec les objets sensibles; et il l'oblige de se représenter toutes choses, non selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, mais selon le rapport qu'elles ont à la conservation de la vie.

Le corps, selon le Sage, \*\*\*\**remplit l'esprit d'un si grand nombre de sensations, qu'il devient incapable de connaître les choses les moins cachées : la vue du corps éblouit et dissipe celle de l'esprit, et il est difficile d'apercevoir nettement quelque vérité par les yeux de l'âme, dans le temps que l'on fait usage des yeux du corps pour la connaître. Cela fait voir que ce n'est que par l'attention de l'esprit que toutes les vérités se découvrent, et que toutes les sciences s'apprennent; parce qu'en effet l'attention de l'esprit n'est que son retour et sa conversion vers Dieu, qui est notre seul \*\*\*\*\*Maître, et qui seul nous instruit de toute vérité, par la manifestation de sa*

\* *Principium creaturae intellectualis est aeterna sapientia, quod principium manens in se incommutabiliter, nullo modo cessat occulta inspiratione vocationis loqui ei creaturae, cui principium est, ut convertatur ad id ex quo est; quod aliter formata ac perfecta esse non possit* (De Gen. ad litt., lib. I, cap. v<sup>1</sup>).

\*\* *Scimus quoniam cum apparuerit similes ei erimus, quoniam vidimus eum sicuti est* (I Joan., III, 2<sup>a</sup>).

\*\*\* *Corpus quod corrumpitur aggravat animam* (Sap., IX, 15).

\*\*\*\* *Terrena inhabitatio deprimit sensum multa cogitantem, et difficile aestimamus quae in terra sunt, et quae in prospectu sunt invenimus cum labore* (Sap., IX, 15<sup>a</sup>).

\*\*\*\*\* Aug., De magistro<sup>4</sup>.

substance, comme<sup>a</sup> parle\* saint Augustin, et sans l'entremise d'aucune créature.

Il est visible par toutes ces choses, qu'il faut résister sans cesse à l'effort que le corps fait contre l'esprit, et qu'il faut peu à peu s'accoutumer à ne pas croire les rapports que nos sens nous font de tous les corps qui nous environnent, qu'ils nous représentent toujours comme dignes de notre application, et de notre estime : parce qu'il n'y a rien de sensible à quoi nous devons nous arrêter, ni de quoi nous devons nous occuper. C'est une des vérités que la sagesse éternelle semble avoir voulu nous apprendre par son incarnation : \*\*car après avoir élevé une chair sensible à la plus haute dignité qui se puisse concevoir, il nous a fait connaître par l'avilissement où il a réduit cette même chair, c'est-à-dire, par l'avilissement de ce qu'il y a de plus grand entre les choses sensibles, le mépris que nous devons faire de tous les objets de nos sens. C'est peut-être pour la même raison que saint Paul disait,\*\*\* *qu'il ne connaissait plus Jésus-Christ selon la chair* : car ce n'est pas à la chair de Jésus-Christ qu'il faut s'arrêter, c'est à l'esprit caché sous la chair;\*\*\*\* *Caro vas fuit, quod habebat attende, non quod erat*<sup>a</sup>, dit saint Augustin. Ce qu'il y a de visible ou de sensible dans Jésus-Christ, ne mérite nos adorations, qu'à cause de l'union avec le Verbe, qui ne peut être l'objet que de l'esprit seul.

Il est absolument nécessaire que ceux qui se veulent rendre sages et heureux, soient entièrement convaincus, et comme pénétrés de ce que je viens de dire. Il ne suffit pas qu'ils me croient sur ma parole, ni qu'ils en soient

\* *Deus intelligibilis lux, in quo, et a quo, et per quem intelligibiliter lucent, quae intelligibiliter lucent omnia* (Soliloq., liv. I).

*Insinuavit nobis (Christus) animam humanam et mentem rationalem [...] non vegetari, non illuminari, non beatificari, nisi ab ipsa SUBSTANTIA Dei* (Aug., *Traët. in Joan.*, XXIII). *Nulla natura interposita* (*De div. quæst.* LXXXIII, quæst. LP).

\*\* *Ille auctoritas divina dicenda est, quae non solum in sensibilibus signis transcendit omnem humanam facultatem, sed et ipsum hominem agens, ostendit ei quo usque se propter ipsum depresserit, et non teneri sensibus quibus videntur illa miranda, sed ad intellectum jubet evolare, simul demonstrans et quanta hic possit, et cur haec faciat, et quam parvi pendat* (Aug., *De ordine*, lib. II, cap. ix<sup>a</sup>).

\*\*\* *Et si cognovimus secundum carnem Christum, jam non secundum carnem novimus* (II Cor.<sup>a</sup>).

\*\*\*\* *Traët. in Joan.*, XXVII.

persuadés par l'éclat d'une lumière passagère : il est nécessaire qu'ils le sachent par mille expériences, et mille démonstrations incontestables : Il faut que ces vérités ne se puissent jamais effacer de leur esprit, et qu'elles leur soient présentes dans toutes leurs études, et dans toutes les autres occupations de leur vie.

Ceux qui prendront la peine de lire avec quelque application l'ouvrage que l'on donne présentement au public, entreront, si je ne me trompe, dans cette disposition d'esprit. Car on y démontre en plusieurs manières, que nos sens, notre imagination, et nos passions nous sont entièrement inutiles pour découvrir la vérité et notre bien; qu'ils nous éblouissent au contraire, et nous séduisent en toutes rencontres; et généralement que toutes les connaissances que l'esprit reçoit par le corps, ou à cause de quelques mouvements qui se font dans le corps, sont toutes fausses et confuses, par rapport aux objets qu'elles représentent; quoiqu'elles soient très utiles à la conservation du corps, et des biens qui ont rapport aux corps.

On y combat plusieurs erreurs, et principalement celles qui sont les plus universellement reçues, ou qui sont cause d'un plus grand dérèglement d'esprit; et l'on fait voir qu'elles sont presque toutes des suites de l'union de l'esprit avec le corps. On prétend en plusieurs endroits faire sentir à l'esprit sa servitude, et la dépendance où il est de toutes les choses sensibles, afin qu'il se réveille de son assoupissement, et qu'il fasse quelques efforts pour sa délivrance.

On ne se contente pas d'y faire une simple exposition de nos égarements, on explique encore en partie la nature de l'esprit. On ne s'arrête pas, par exemple, à faire un grand dénombrement de toutes les erreurs particulières des sens, ou de l'imagination, mais on s'arrête principalement aux causes de ces erreurs. On montre tout d'une vue, dans l'explication de ces facultés, et des erreurs générales dans lesquelles on tombe, un nombre comme infini de ces erreurs particulières dans lesquelles on peut tomber. Ainsi le sujet de cet ouvrage est l'esprit de l'homme tout entier<sup>1</sup>. On le considère en lui-même, on le considère par rapport aux corps, et par rapport à Dieu. On examine la nature de toutes ses facultés; on marque les usages que l'on en doit faire pour éviter

l'erreur. Enfin on explique la plupart des choses que l'on a cru être utiles pour avancer dans la connaissance de l'homme.

La plus belle, la plus agréable, et la plus nécessaire de toutes nos connaissances, est sans doute la connaissance de nous-mêmes<sup>1</sup>. De toutes les sciences humaines, la science de l'homme est la plus digne de l'homme. Cependant cette science n'est pas la plus cultivée, ni la plus achevée que nous ayons : Le commun des hommes la néglige entièrement. Entre ceux mêmes qui se piquent de science, il y en a très peu qui s'y appliquent, et il y en a encore beaucoup moins qui s'y appliquent avec succès. La plupart de ceux qui passent pour habiles dans le monde, ne voient que fort confusément la différence essentielle qui est entre l'esprit et le corps. Saint Augustin même, qui a si bien distingué ces deux êtres, confesse qu'il a été longtemps sans la pouvoir reconnaître\*. Et quoiqu'on doive demeurer d'accord qu'il a mieux expliqué les propriétés de l'âme et du corps, que tous ceux qui l'ont précédé, et qui l'ont suivi jusqu'à notre siècle; néanmoins il serait à souhaiter qu'il n'eût pas attribué aux corps qui nous environnent, toutes les qualités sensibles que nous apercevons par leur moyen; car enfin elles ne sont point clairement contenues dans l'idée qu'il avait de la matière. De sorte qu'on peut dire avec quelque assurance, qu'on n'a point assez clairement connu la différence de l'esprit et du corps, que depuis quelques années.

Les uns s'imaginent bien connaître la nature de l'esprit. Plusieurs autres sont persuadés qu'il n'est pas possible d'en rien connaître. Le plus grand nombre enfin ne voit pas de quelle utilité est cette connaissance, et pour cette raison ils la méprisent. Mais toutes ces opinions si communes, sont plutôt des effets de l'imagination et de l'inclination des hommes, que des suites d'une vue claire et distincte de leur esprit. C'est qu'ils sentent de la peine et du dégoût à rentrer dans eux-mêmes, pour y reconnaître leurs faiblesses et leurs infirmités, et qu'ils se plaisent dans les recherches curieuses, et dans toutes les sciences qui ont quelque éclat. Étant toujours hors de chez eux, ils ne s'aperçoivent point

\* *Confess.*, lib. IV, cap. xv<sup>a</sup>.

*Notices, notes et variantes*

## DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

<i>Notice</i>	1329
<i>Tableau des différentes éditions et des sigles utilisés</i>	1340
<i>Notes et variantes</i>	1345

RÉPONSE A M. REGIS [*extraits*]

<i>Notice</i>	1616
<i>Note sur le texte</i>	1617
<i>Notes et variantes</i>	1618

## ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

<i>Notice</i>	1624
<i>Notes et variantes</i>	1625

## CONVERSATIONS CHRÉTIENNES

<i>Notice</i>	1725
<i>Tableau des différentes éditions et des sigles utilisés</i>	1731
<i>Notes et variantes</i>	1736

# BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

*Ce volume contient :*

## DE LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

*Texte établi, présenté et annoté  
par Geneviève Rodis-Lewis*

## RÉPONSE À M. RÉGIS

[extraits]

## ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ

*Textes établis, présentés et annotés  
par Germain Malbreil*

## CONVERSATIONS CHRÉTIENNES

*Texte établi, présenté et annoté  
par Geneviève Rodis-Lewis*

*Introduction générale*

*Chronologie*

*Bibliographie*

*par Geneviève Rodis-Lewis*

*Notices, notes et variantes*